

## Comment, en moins d'un an, les écrivains québécois gagnèrent et perdirent un lecteur...

Jean-Marie Poupart

Volume 21, numéro 3 (123), mai-juin 1979

Douze nouvelles

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/60173ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Poupart, J.-M. (1979). Comment, en moins d'un an, les écrivains québécois gagnèrent et perdirent un lecteur... *Liberté*, 21(3), 59-62.

## *Comment, en moins d'un an, les écrivains québécois gagnèrent et perdirent un lecteur...*

---

JEAN-MARIE POUPART

Cette histoire se situe peu après la fondation de notre coopérative d'édition. C'était l'été, nous préparions fébrilement le programme de la rentrée. Puisque nous voulions marquer notre présence par une solide campagne de presse, il nous fallait mettre les bouchées doubles. Mes amis se souviendront que nous avons loué un grand local dans un édifice du Vieux-Montréal. L'immeuble avait été construit entre les deux guerres et le concierge était aussi garçon d'ascenseur. Je devrais dire : surtout garçon d'ascenseur. Nos bureaux se trouvaient au quatrième étage, juste en face d'une école de mannequins.

La plupart du temps, je prenais l'escalier. C'était un bon exercice, ça m'évitait d'avoir à sourire à ces jeunes filles exagérément maquillées et l'ascenseur était d'une lenteur à exaspérer même le plus placide des philosophes. Or, comme au fond je ne suis ni placide, ni philosophe... Ce matin-là, j'avais commencé à lire dans l'autobus un roman de Donald Westlake. Je ne me rappelle plus lequel. En tout cas, c'était très très drôle. Il n'y avait personne dans le hall de l'immeu-

ble, je m'installai donc sur la banquette près de la porte de l'ascenseur et décidai de finir mon chapitre avant de monter au bureau.

Je pouffais tout bas quand quelqu'un me toucha l'épaule. C'était Edgar, notre concierge. En levant la tête, je constatai qu'il y avait aussi quatre grandes pimbêches qui m'observaient de façon bizarre. Evidemment, rire tout seul dans un coin, c'est toujours louche. « Est-ce que vous allez bien ? » J'expliquai en deux mots ce qui se passait : rien à craindre, je n'étais pas sous l'effet de cette dangereuse drogue mexicaine qui entraîne la crampe dite du rieur et, conséquemment, la mort par étranglement ; c'était juste le texte de Westlake qui... Les quatre girafes murmuraient quelque chose en anglais, l'une remplaçait une mèche de sa coiffure, une autre lissait sa jupe. Ma réponse les satisfaisait.

Au quatrième étage, elles descendirent et je remarquai que la dernière vint tout près de s'étaler sur le parquet ciré. Ah ! les talons aiguilles ! On devrait toujours se méfier. Edgar me fit signe de rester avec lui et, pendant une bonne dizaine de minutes, il me posa toutes sortes de questions au sujet de la lecture, de l'écriture, de l'édition, des écrivains qui formaient la coopérative... Je lui répondis patiemment. Lui qui ne lisait que *La Presse* et encore par bouts, cela semblait le fasciner que des mots placés les uns à la suite des autres sur une feuille de papier puissent provoquer, par exemple, l'hilarité. Il n'en revenait pas. Je lui offris de lui apporter le Westlake dès que... Non, il préférerait que je lui prête un Aquin ou un Major, bref l'ouvrage de quelqu'un qui avait déjà pris l'ascenseur. Je promis. Comme la sonnette se faisait entendre pour la cinquième fois au moins, il tira le fond de son slip sans doute pris dans la fente de ses fesses et ferma la porte de la cage. A travers le grillage, je le vis dégager la manette de commande et piloter sa lourde machine en direction du rez-de-chaussée.

En trois semaines, il dévora une cinquantaine de romans québécois. Il disait y prendre beaucoup de plaisir ce qui ne manquait pas d'en étonner plusieurs d'entre nous, influencés que nous étions par tous les critiques qui n'arrêtent jamais de répéter que notre littérature est bien triste. Chaque jour,

après cinq heures, il venait bavarder quelques minutes au bureau. « Quel âge avez-vous ? », lui avait demandé Gérard Bessette. « Comme vous l'avez écrit dans *le Saint-Elias*, je crois, les onomatopées et les soupirs forment le pavé qui mène à la soixantaine... Aaah ! » S'il nous confondait fréquemment les uns les autres, cela n'avait pas vraiment d'importance.

Je me mis à prendre l'ascenseur régulièrement. Edgar avait accroché au mur une radio transistor. Les usagers entendaient matin, midi et soir des bribes d'émissions culturelles produites par Radio-Canada. Lui lisait. Tirait la porte, tournait la page, dégageait la manette de commande, se remettait à lire. Il lisait, les mains croisées sur sa bedaine.

Un après-midi, j'entrai dans le hall et je vis la pancarte OUT OF ORDER. « L'ascenseur est brisé ? » Nicole Brosard, qui descendait l'escalier, m'apprit que ça n'était pas le cas mais qu'Edgar était parti pour la journée. En effet, un organisme paragouvernemental avait fait appel à l'école de mannequins pour une annonce vantant les mérites de la course. Un des leurs étant malade et Jacques Godbout ayant refusé de le remplacer au pied levé, la directrice avait en quelque sorte réquisitionné notre concierge. Le lendemain, Edgar était à nouveau au poste, seulement il avait l'air plutôt perdu dans ses pensées.

Il cessa de venir discuter au bureau entre cinq et six heures et plus personne ne le vit lire de nos livres. Il nous saluait à peine. Un soir, à la télé, je le reconnus qui courait sur un rythme de rock, grimaçant, suant, en short et torse nu, encadré par deux géantes à petits seins. Trois jours plus tard, l'ascenseur était tapissé de posters représentant notre vedette. Par politesse, je lui adressai des félicitations. Il ne daigna même pas me regarder.

Puis, ce fut l'avalanche. Il apparut sur des panneaux pour des réclames de yaourts, de beurre d'arachides, de fromages, d'alcools, de cigarettes, de plans d'épargne-retraite, de voyages, de cartes de crédit, de voitures, etc. Plus moyen d'ouvrir un journal, plus moyen de feuilleter un magazine sans apercevoir sa grosse face joviale d'homme repu. Impossible

de faire deux pas . . . Les Américains lui offrirent des contrats mirobolants. Décidément . . .

Moi, j'avais recommencé à emprunter l'escalier. Un peu de gymnastique ne me nuirait guère. Il faut se tenir en santé. Ce furent Michel Beaulieu et Jacques Benoît qui me firent savoir, un beau matin en prenant le café, que nous aurions dorénavant dans l'immeuble un ascenseur entièrement automatique. Quand, six mois plus tard, l'un d'entre nous essaya de contacter Edgar pour une promotion de la lecture, il nous fit répondre par son agent qu'il regrettait, qu'il aurait bien aimé faire ça pour nous mais que fort probablement nous n'avions pas les moyens de nous payer ses services. Ce qui d'ailleurs était on ne peut plus exact.